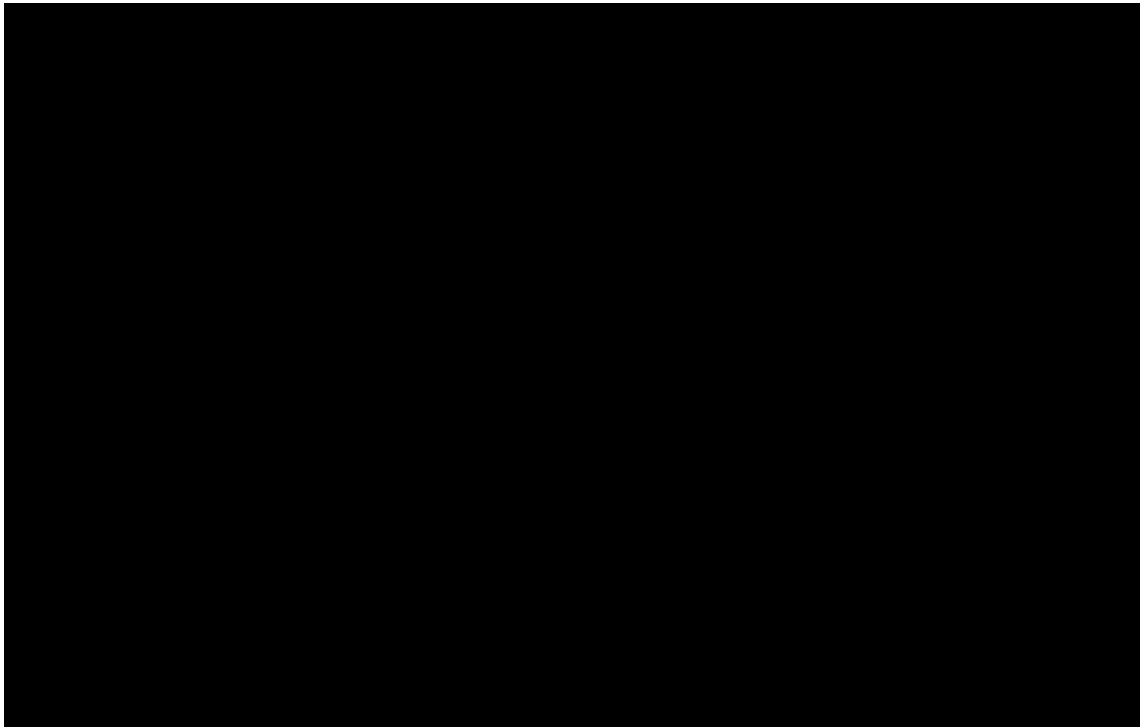


▲ *Le ballon blanc* de Jafar Panahi (Iran), *Caméra d'Or - Cannes 95*/*The white Balloon* by Jafar Panahi (Iran), *Caméra d'Or - Cannes 95*



festival/CANNES 95

GymCannes: des parcours tortueux vers le Sud

Gym-Cannes: an obstacle race towards the south

par/by Alessandra Speciale

Itinéraires d'Ecrans d'Afrique au Festival de Cannes (Mai 1995), en zigzaguant entre le Palais du Cinéma, les salles de la Croisette et les rues des environs. Révélation du festival: le metteur en scène iranien, Jafar Panahi, *Caméra d'Or 95*

African Screen's itinerary at the Cannes Festival (May 1995), zigzagging between the Palais du cinéma, the cinemas on the Croisette and surrounding streets. Revelation of the festival was the Iranian filmmaker, Jafar Panahi, Caméra d'or 1995

Le peuple de Cannes est toujours en mouvement, Cannes ne connaît pas la stase. C'est pour cela que son mythe n'est pas sur le déclin. Glamour et star-system ne suffisent pas pour expliquer ce dynamisme, l'intérêt constant du public et des professionnels.

People at Cannes are always on the move, there is no standing still in Cannes, and it is for this reason that its myth lives on. Glamour and the star system are not in themselves sufficient reasons to explain the dynamic and constant interest that public and professionals have in the festival.

Cannes est une fenêtre sur le monde. Au-delà des intérêts de la France, marraine et un peu tyran, le festival de la Côte d'Azur est un des peu méritant le mot international, non seulement en ce qui concerne la sélection des films et la composition du jury, mais aussi la renommée qu'il exerce sur tout le monde du cinéma, même celui se trouvant le plus loin aussi bien d'un point de vue géographique que culturel. Le festival de Cannes reste le but le plus convoité de tous les cinéastes, quelque soit leur origine et leur phonie. La parfaite machine du festival repropose ses sections inchangées, en ouvrant chaque année de nouvelles routes. Ecrans d'Afrique serpente ces dernières. Les films provenant des cinématographies les moins connues sont toujours plus nombreux. En plus des propositions habituelles de la section officielle d'Un certain regard, le marché aussi s'anime avec la projection de films qui, de façon inexplicable, n'ont pas obtenu de louanges dans les sections officielles. *Guimba* de Sissoko - Mali, *Keita* de Dani Kouyaté - Burkina Faso, *Le grand blanc de Lambaréné* de Bassek Ba Kobhio - Cameroun, pour ne donner que quelques exemples.

Les petites femmes grandissent

Mais la véritable révélation du festival, et aussi le lauréat de la Caméra d'Or (le prix à la meilleure première oeuvre) avec le film *Le ballon blanc*, est l'Iranien Jafar Panahi qui a raconté à la Quinzaine une petite histoire à la Kiarostami (auteur en effet du scénario du film). Avec ce caractère répétitif et obsédant qui est constant dans toute l'oeuvre de Kiarostami, le disciple Panahi dédie son film à Razieth, la petite fille de 7 ans vraiment douée. Un visage malicieux sous le tchador blanc, la petite convainc sa mère de lui donner l'argent pour acheter le plus beau et le plus grand des poissons rouges à l'occasion du jour de l'an. C'est le début d'une petite odyssée au cours de laquelle Razieth se fait d'abord prendre ses sous par des charmeurs de serpents et ensuite, elle les perd dans une bouche d'égout. De nouveau un enfant aux prises avec le monde des adultes, un monde ne faisant pas de cadeaux, pas même aux plus petits. La fillette du film erre dans les rues de son village, elle désobéit à sa mère, elle parle à des inconnus. Ce n'est certainement pas un début prometteur pour une jeune fille qui ne pourra peut-être plus sortir de chez elle dans quelques années. Comme les soeurs de Panahi. Ce dernier explique dans un interview qu'enfant, il leur racontait la trame des films, à elles qui étaient enfermées à la maison.

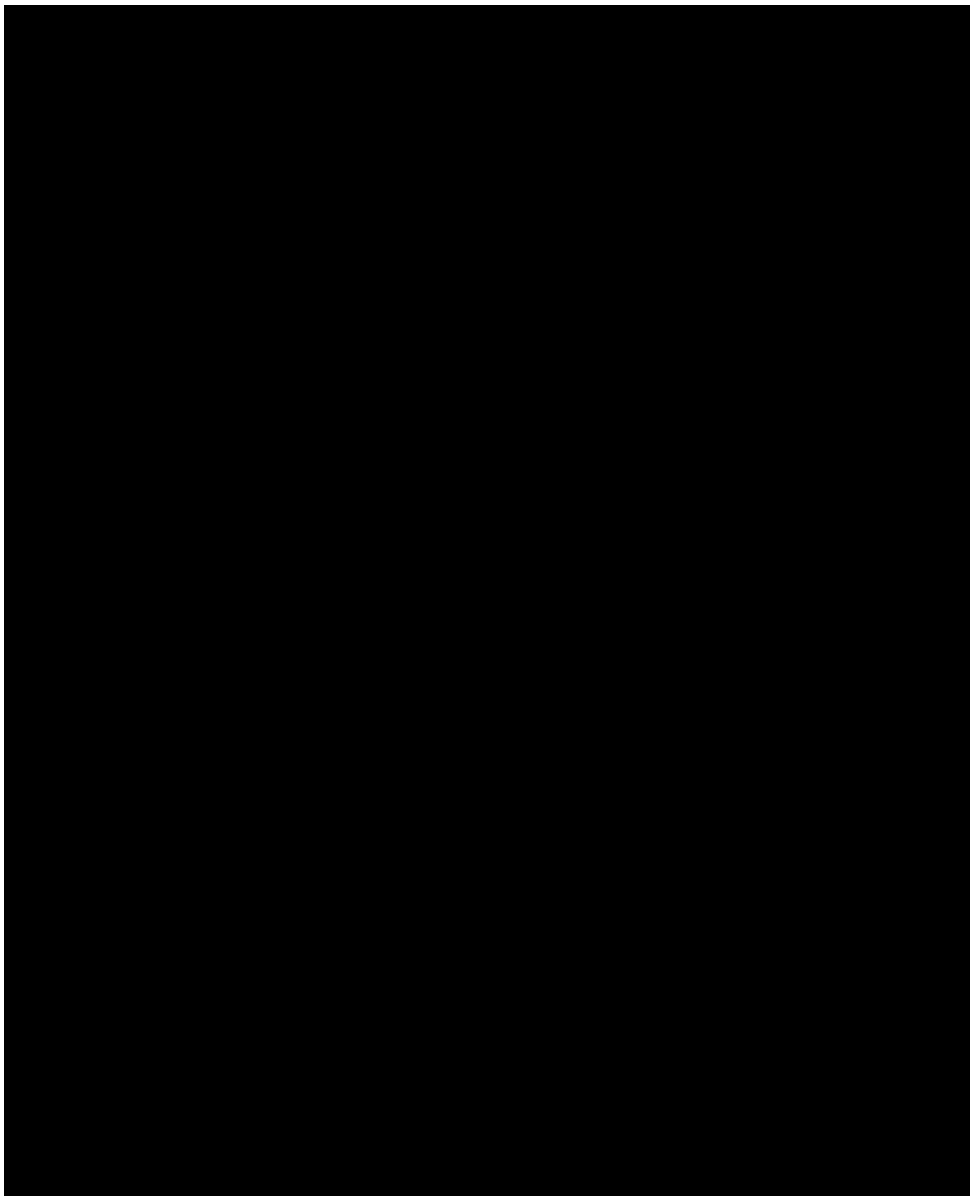
Tandis que l'année dernière, les écrans de Cannes étaient pleins d'"héroïnes", cette année, c'est au tour des

Cannes is a window on the world. Beyond the interests of France, the somewhat tyrannical godmother of the event, the festival on the French Riviera is one of the few that deserves to be called "international", not only in the selection of the films and the composition of the jury, but also in its reputation in the whole world of the cinema, even in its most far-flung corners, whether geographical or cultural. The Cannes festival is the most coveted destination of all filmmakers, wherever they come from and whatever language they speak. The perfectly-oiled festival machine offers its sections unchanged, each year opening up new routes which African Screen has followed. The number of films from lesser known cinemas are continuously on the increase. In addition to the traditional films in the official "Un certain regard" section, the market is also livened up by the projection of films which, unexplainably, are not acknowledged in the official sections: Guimba by Sissoko (Mali), Keita by Dani Kouyaté (Burkina Faso) and Le grand blanc de Lambaréné by Bassek Ba Kobhio (Cameroon) are just a few examples.

Little women

The true revelation of the festival, and winner of the Caméra d'Or (the prize for the best first film) with the film Le ballon blanc/The White Balloon, was the Iranian Jafar Panahi who told a story à la Kiarostami (the actual author of the screenplay) in the "Quinzaine" section. With the obsessive repetition that is so characteristic of Kiarostami's work, his disciple Panahi has dedicated his film to the excellent Razieth, only seven years old. Enveloped by her white chador with her clever little face peeking out, the small consumer convinces her mother to give her the money to buy a bigger and finer goldfish for the New Year. This is the start of a minor odyssey with Razieth first having her money taken away by snake charmers and then losing it down a manhole. Once again we have a child at grips with the world of adults, a world that is not generous, even to children. The little girl in the film wanders around the streets, disobeys her mother and talks to strangers. This is certainly not a promising beginning for a young girl who in only a few years' time might not be allowed out of her home. Like Panahi's sisters who, locked up at home by their father, would ask their brother to tell them the stories of films he had seen, as the filmmaker recalled in an interview.

Whilst last year the screens at Cannes were peopled by "heroines", this year it was the turn of "little women", a little girls from many different countries. From Razieth to the South African Nandi in Waati, the film by Souleymane Cissé slected for the official competition, to



▲ **Rude du réalisateur afro-canadien Clément Virgo/Rude by the Afro-Canadian filmmaker Clément Virgo**

“petites femmes”. Des fillettes de tous les pays. De Razieth à Nandi, l’Africaine du Sud de *Waati*, le film de Souleymane Cissé sélectionné dans le concours officiel, à Shi Wei, la petite chinoise de *Monkey Kid* de la réalisatrice Xiao-Yen Wang dans la section Un certain regard, pour finir à Gaza avec Aïda, la protagoniste du film de Michel Khleifi, *Contes des trois diamants*, présenté à la Quinzaine. Nandi est le symbole même de l’Afrique en mouvement, c’est un hymne à l’Afrique moderne et post-coloniale, à un panafricanisme jusqu’à maintenant utopique. On la voit enfant en Afrique du Sud à l’époque de l’apartheid, victime d’une société dominée par une logi-

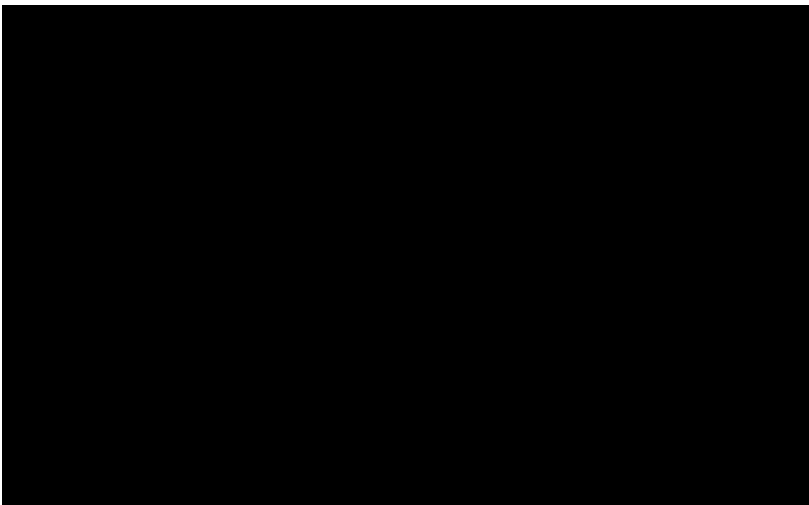
Shi Wei, the little Chinese girl in Monkey Kid by Xiao-Yen Wang in the “Un certain regard” section, ending up in Gaza with Aida, the protagonist of Michel Khleifi’s film Contes des trois diamants, presented at the Quinzaine.

Nandi is the very symbol of Africa in movement, a hymn to modern and post-colonial Africa and a - so far - utopian Pan-Africanism. We see her as a child in South Africa during Apartheid, the victim of a society dominated by a Nazi logic, where she loses her father and brother at the hands of the whites; we find her again as a young girl in the Ivory Coast, independent Africa, where she had emigrated after having killed the policeman who had murdered them; and then as a woman amongst the Tuareg in the Sahel. Nandi covers the continent from south to north, highlighting its unsettled conflicts. Returning to the South Africa of Mandela, she will find the same Afrikaaners at the airport, but at the same time the daughter of her father’s white boss has grown up and asks her forgiveness. It would appear that nothing has changed in South Africa

but, at least, there is hope.

Shi Wei is also a daughter of difficult times, but the approach of the filmmaker here is diametrically opposed to that of Cissé. The film is autobiographical. In Peking, during the cultural revolution, Shi Wei’s parents, teachers, are sent to the country for re-education. The little girl shuts herself up in her child’s world and in her games with her playmates. She is the leader of the gang of her district and so small and yet so responsible, the world of adults hardly touches her. Xiao-Yen Wang’s Monkey kid is light and pleasantly repetitive, like a nursery rhyme. Another gang leader is Aida, the protagonist of the latest

que nazie, elle perd son père et son frère de la main des blancs; on la retrouve jeune fille, en Côte d'Ivoire, après avoir tué le policier assassin, elle a émigré vers une Afrique indépendante; et pour finir, femme, au Sahel, parmi les Touaregs. Nandi parcourt le continent du sud au nord, en mettant en évidence les conflits irrésolus. A son retour dans l'Afrique du Sud de Mandela, elle trouvera les mêmes



▲ Stand "Ecrans d'Afrique" au Marché du cinéma/The stand "African screen" at the Film Market

Afrikaners à l'aéroport, mais en même temps, la fille du patron blanc de son père a grandi et elle lui demande pardon. Il semble qu'en Afrique du Sud rien n'ait changé, mais il y a au moins l'espoir.

Shi wei aussi est une enfant des temps difficiles, mais l'approche de la réalisatrice est aux antipodes de celle de Cissé. Le film est autobiographique. A Pékin, à l'époque de la révolution culturelle, les parents de Shi wei, enseignants, sont envoyés à la campagne pour la rééducation. La fillette se replie sur son monde d'enfant, sur ses jeux avec ses camarades. C'est le chef de bande de son quartier, si petite et tellement responsable, le monde des adultes la touche à peine. *Monkey*

Présence des films africains à Cannes.

Suite aux résolutions prises lors du 15ème Festival Vues d'Afrique à Montréal, la Fédération Panafricaine des Cinéastes (Fepaci), au nom des festivals promoteurs des cinémas africains a demandé au Délégué Général du Festival International du Film de Cannes, M. Gilles Jacob "de considérer la situation particulière des productions africaines afin qu'elles ne soient pas systématiquement écartées des sections officielles et parallèles de ce festival dès lors qu'elles ont été présentées dans des Festivals se dédiant spécialement à la promotion des films africains...". Selon le Secrétaire Général de la Fepaci "compte tenu des difficultés que rencontre le cinéma africain pour sa diffusion, les festivals en Europe et en Amérique restent des occasions uniques pour bon nombre de réalisateurs d'Afrique d'aller à la rencontre d'autres publics augmentant ainsi leurs chances de commercialisation de leurs oeuvres...".

Certains festivals ouverts au cinéma africain en Europe (c'est le cas du Festival de Milan en Italie, de Cinémas d'Afrique à Angers en France) ou en Amérique (Vues d'Afrique au Canada), se sont retrouvés en effet privés d'oeuvres récentes de la production cinématographique africaine promise pour Cannes.

En tout état de cause, la Fepaci n'exclut pas de son côté, l'élaboration de textes déontologiques à l'intention des nombreux festivals ouverts un peu partout au cinéma africain. La nécessité se fait urgente aux yeux des cinéastes africains de proposer des règlements à ces festivals afin d'assurer une présence efficiente du cinéma africain. En réponse à la requête du Secrétaire Général de la Fepaci, le Délégué Général du Festival de Cannes s'est dit prêt à considérer le cas particulier du cinéma africain. Toutefois, trois conditions sont posées à savoir que cela doit rester l'exception; les festivals en question ne doivent pas être européens et, enfin, les films faisant l'objet de cette procédure dérogatoire doivent manifester de qualités les en rendant dignes. C'est là un acquis de la Fepaci que les cinéastes sauront certainement apprécier.

African films at Cannes

Following the resolutions taken at the 15th Vues d'Afrique Festival in Montreal, the Pan-African Federation of Filmmakers (Fepaci), on behalf of the festivals promoting African cinema, requested the General Secretary of the Cannes International Film Festival, Mr. Gilles Jacob "to consider the particular situation of African productions so that they are not systematically ignored by the official and parallel sections of this festival when they have been presented at Festivals devoted especially to the promotion of African films...". According to the Secretary-General of Fepaci, "taking into consideration the difficulties encountered by African cinema for its distribution, festivals in Europe and America remain unique opportunities for a good number of African filmmakers to approach other publics, thus increasing their possibilities of selling their films...".

A number of festivals open to African cinema in Europe (the case of the Milan Festival in Italy, Cinémas d'Afrique in Angers, France) or in America (Vues d'Afrique in Canada), ended up without recent films from Africa which were promised for Cannes.

In due consideration, the Fepaci does not exclude drawing up professional rules for the many festivals open to African cinema all over the world. In the eyes of African filmmakers, the need is becoming urgent to propose rules to these festivals in order to ensure an effective presence of African cinema. In reply to the request of the Fepaci Secretary-General, Mr Jacob stated that he was ready to consider the particular case of African cinema. However, three conditions were set, namely that this must remain the exception, the festivals in question must not be European and lastly, the films entitled to this exception must show qualities proving their worth. This is definitely a point gained by the Fepaci that filmmakers will appreciate.

Kid de Xiao-Yen Wang est léger et agréablement répétitif, comme une comptine pour enfants. Aïda est un autre chef de bande dans le dernier film du Palestinien Michel Khleifi qui invente l'histoire de trois gouttes de sang se cristallisant en trois petits diamants. Si Youssef retrouve ce collier perdu en Amérique Latine, il pourra enfin épouser sa bien-aimée. Dans un monde de fables et de rêves, Aïda aussi s'isole de la réalité. Loin des grêles de pierres, mais pas pour autant moins conscients, Aïda et Youssef se réfugient dans les campagnes de Gaza, échappent au camp des réfugiés. Les enfants sont les fils de l'Entifada, ils représentent l'espoir dans le futur. La métaphore se répète dans sa simplicité, avec une autre métaphore récurrente, celle des oiseaux que Youssef capture et garde dans une cage. Des symboles d'une paix encore lointaine.

Le lion du Canada

Notre itinéraire atteint aussi les extrêmes ramifications du cinéma de l'Afrique noire. Sur les écrans d'Un certain regard, une rareté, un film de la diaspora canadienne, *Rude*, du metteur en scène d'origine jamaïquaine, Clément Virgo. Surréaliste et très coloré, même dans le langage, *Rude* est comme un coup de poing dans l'estomac. Un lion rugit dans les rues, comme la voix rauque d'une jeune femme qui transmet des paroles enflammées d'une radio privée. C'est la conscience, le cœur noir qui bat et juge avec ironie, sans pitié. Le lion des rastas. Dans le décor urbain qui nous ramène aux films du genre "ghetto noir", Virgo redécouvre ses origines, il fait "danser ses esprits aborigènes". Les trois protagonistes, dont les histoires s'entrecroisent par hasard, non sont pas des sales gosses de quartier, ils ont une tension spirituelle, tellement forte, tellement rare dans le cinéma afro-américain. Virgo est un explorateur infatigable de l'imaginaire des noirs américains. Déjà dans son moyen métrage *Save My Lost Nigga's Soul*, décoré de plusieurs prix dont un aussi au Fespaco 95, nous avons pu apprécier son filon introspectif et désacralisant. Au carrefour des vents, Virgo partage avec ses collègues américains certaines constantes du cinéma black, comme le machisme qui sévit aussi bien aux Etats-Unis qu'à la Jamaïque, pour ensuite les mettre en discussion avec violence. Dans *Rude*, le portrait du boxeur gay se bat contre l'homophobie de la Communauté noire; même General, le peintre ex-pusher à peine sorti de prison, est un dur qui a désormais vieilli et qui se retrouve avec de préoccupants instincts paternels... Les héros de Virgo sont loin des "boyz'n the hood", ils rappellent plutôt, comme le dit lui-même le metteur en scène, les héros incompris des années 60, ces rebelles au cœur sensible et sauvage.

film by Palestinian filmmaker Michel Khleifi, who has invented a story around three drops of blood that are crystallized into three small diamonds. If Youssef finds this necklace that has been lost in Latin America, he will at last be able to marry his beloved. In a world of fairy-tales and dreams, Aida, like Shi Wei, cuts herself off from reality. Far from the stone-throwing, but not for this reason any the less aware of the situation, Aida and Youssef seek refuge in the countryside of Gaza, fleeing from the refugee camp. They are the children of the Intifada and symbolize hope in the future. The metaphor is repeated in its simplicity, together with another recurring metaphor, the birds that Youssef catches and keeps in cages. Symbols of a peace that is still far off.

The lion of Canada

Our journey also reaches the furthest ramifications of the cinema of Black Africa. A rarity appeared on the screens in the "Un certain regard" section: *Rude* by the filmmaker of Jamaican origin, Clément Virgo. Surrealistic and very colourful, in its language too, *Rude* is like a kick in the guts. A lion roars in the streets, like the hoarse voice of a young woman shouting out words of fire from a private radio. It is the conscience, the black heart that beats and judges with irony and without pity. The lion of the Rasta.

In the urban setting that takes us back to the films of the "black ghetto" genre, Virgo rediscovers his origins and makes "his aborigine spirits dance". The three main characters, whose stories become intertwined by pure chance, are not the usual neighbourhood "bad boys", but have a strong spiritual tension which is so rare in Afro-American cinema. Virgo is an indefatigable explorer of the collective imagination of Black Americans. Already with his medium-length film, *Save my lost nigga's soul*, awarded various prizes including one at Fespaco 95, we were able to appreciate his introspective and desecrating vein. At the crossroads of the winds, Virgo shares with his United States colleagues some constant elements of black cinema, such as the male chauvinism which holds sway both in the United States and in Jamaica, only to question them with violence. In *Rude*, he gives us the portrait of the gay boxer who comes to blows with... the homophobia of the black community; General too, the ex-pusher painter who has just come out of prison, has now grown older and has worrying paternal instincts... Virgo's heroes are far from the "boyz 'n the hood", and are more reminiscent, as the filmmaker himself says, of the misunderstood heroes of the 1960s, sensitive and wild-hearted rebels.